

## Laval théologique et philosophique



M. DE CERTEAU, J.-M. DOMENACH, *Le christianisme éclaté*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, (14 X 20 cm), 124 pages

Réginald Richard

Volume 32, numéro 3, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020550ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020550ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

### ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Richard, R. (1976). Compte rendu de [M. DE CERTEAU, J.-M. DOMENACH, *Le christianisme éclaté*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, (14 X 20 cm), 124 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 32(3), 318–319.  
<https://doi.org/10.7202/1020550ar>

l'on ait enfin rendu ces travaux accessibles à un plus large public en les regroupant et en les traduisant en anglais.

La liste des collaborateurs est impressionnante : Avi-Yona, Avigad, Mazar, Amiran, Yadin, Benoit, pour ne mentionner que les plus connus. Leurs articles recouvrent toutes les périodes : il y est question de la Jérusalem du premier et du second Temple, de la cité médiévale musulmane et chrétienne et même des présentes restaurations du quartier juif et de l'aménagement global des environs immédiats de la vieille ville en parc national.

La première partie consacrée à la ville ancienne ne manquera pas d'intéresser tout particulièrement les bibliistes. Quatre survols historiques introduisent à l'étude des divers sites fouillés. Suivent des rapports sur des tombeaux de la périphérie immédiate de la ville, deux études sur l'approvisionnement en eau de Jérusalem et enfin trois articles font le point sur l'Akra séleucide, la forteresse Antonia et la porte des Esséniens.

Notons en terminant l'excellente présentation de ces études : photographies, cartes, croquis abondant et aident grandement à la lisibilité maximale des textes. Les tables, accompagnées de cartes, résumant les principales fouilles archéologiques poursuivies depuis 1863 à Jérusalem complètent fort bien le livre.

Jean-Claude FILTEAU

M. DE CERTEAU, J.-M. DOMENACH, *Le christianisme éclaté*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, (14 × 20 cm), 124 pages.

Cet ouvrage a été tiré d'un débat diffusé sur les ondes sur le thème de *Christianisme, une nouvelle mythologie*. Ce sujet-guide du débat s'est transmué au fil du dire en un diagnostic de la conjoncture religieuse du christianisme contemporain dont le titre *Christianisme éclaté* fait déjà état.

L'ouvrage a gardé la mouvance de la parole et du désir qui a tramé l'ensemble de ce débat. Il serait illusoire de délimiter et de distinguer ce qui vient d'un auteur plutôt que de l'autre, puisque la mouvance du débat suscite une parole dont l'émetteur n'est pas facilement repérable. Chaque locuteur a été surpris de ce que l'autre lui a « fait dire ». Comme quoi c'est l'autre qui autorise la parole. À l'effet de sur-prise de l'oral correspond la re-prise de l'écrit, comme pour ordonner, rendre plus précises les avancées du désir dans sa mobilité orale.

Le débat s'ouvre sur une analyse des données actuelles de la situation dans laquelle le religieux a à se manifester. Une démarche d'analyse de la culture mène à l'établissement d'un diagnostic à triple pôle : dissociation entre foi et langage religieux, folklorisation de celui-ci et déplacement de celle-là, affaiblissement du dogme et pouvoir hiérarchique par rapport à une vitalité d'un christianisme désorbité qui vient féconder des convictions religieuses qui ont tendance à décliner, v.g. relais d'institutions politiques.

Reste à savoir si le christianisme est capable de tenir une originalité propre et de se défendre contre l'utilisation que peuvent en faire des groupes sociaux, matériel à la disposition de ceux qui veulent l'employer à des fins utiles : effort de l'Église selon Domenach ; renvoi à d'autres questions sur ce qu'est la foi aujourd'hui, quels sont les modes d'action proportionnés à l'expérience de foi chrétienne, comment va-t-elle s'articuler sur les pratiques et les organisations sociales, selon De Certeau.

L'abord de ces questions devrait ramener les participants au creux de la situation présente du débat en interrogeant les auteurs sur les lieux de leur discours sur la foi, comme si cette prise de l'expérience chrétienne dans les filets du savoir était, elle aussi, un aspect important d'un christianisme éclaté. La réponse à cette question passe par une tentative de situer chacun par rapport à une Altérité, à la forme particulière que prend cette altérité et enfin au silence du christianisme ; silence appelant une Parole, ou forme de parole dans une atmosphère saturée de signifiants, telle est la question que laisse ouverte le débat.

Cet ouvrage se situe entre les travaux techniques et la discussion de convictions personnelles. Il y a à la fois les avantages et les inconvénients de se situer dans l'entre-deux. L'avantage marqué d'une telle position est que ce livre fulmine de pièces d'analyse et de pistes de réflexion fort ingénieuses qui osent laisser le lecteur sur une question, sans la fermer aussitôt soit par une analyse technique, soit par un étalage de convictions personnelles du style « ce que je crois ». Travaux techniques et croyances personnelles sont souvent deux modes de fermer l'ouverture qui avait été si finement ouverte. L'ouvrage a eu le courage de laisser en suspens des questions aussi graves que : Se peut-il que le christianisme et plus généralement le religieux soit seulement une figure historique des grands problèmes de l'homme en société et face à lui-même ? L'expérience effacée privilégiée dans le discours du croyant ne serait-elle pas un reflet de la situation

objective du christianisme? Il y a, dans ces questions, tout aussi bien des hypothèses de travail pour l'analyse technique qu'une interrogation pour l'expérience personnelle du croyant.

L'ambiguïté d'une telle position « d'entre-deux », c'est qu'elle participe à la fois de travaux techniques dont les sources sont ailleurs et d'une expérience subjective et d'une pratique dont les lieux ne sont pas bien connus du lecteur. Le lecteur québécois, même s'il peut tout aussi bien que le lecteur français avoir accès aux travaux techniques des auteurs, n'en reste pas moins étranger à l'expérience subjective et à la pratique de ceux-ci. Comme quoi « le sens est indissociable d'une particularité... »

Réginald RICHARD

Paul-Laurent CARLE, o.p., **Consubstantiel et transsubstantiation**. Bordeaux, Imprimerie Taffard, 1974, (16,5 x 25 cm), 104 pages.

L'opuscule du Père Carle s'ajoute aux nombreuses études qui ont réagi depuis quelques années contre l'abandon progressif du vocabulaire de la transsubstantiation par les théologiens de l'Eucharistie. Prenant pour exemple les récents accords de Windsor et de Dombes où on a cherché à éviter d'aborder en termes de transsubstantiation la Présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, l'auteur reproche à la théologie actuelle de jouer le jeu de l'autruche en refusant de faire face aux difficultés du vocabulaire traditionnel.

Le Père Carle ramène à quatre les objections couramment faites au mot « transsubstantiation » : 1) discordance avec la simplicité de l'Évangile, 2) facture scolastique, voire même aristotélienne, 3) caractère non seulement démodé, mais équivoque de ce terme par rapport à la pensée moderne, 4) et enfin, « chosification » du mystère chrétien.

Au premier grief relevé, l'A. concède que « l'idéal de tout temps a été de s'en tenir à la simplicité de l'Écriture » (p. 13); mais, ajoute-t-il avec raison, ceci n'enlève rien à la nécessité de penser sa foi et de l'exprimer dans des mots nouveaux, plus techniques, surtout quand la controverse et les contestations hérétiques l'exigent. L'objection de « senteur » scolastique, voire aristotélienne, du mot « transsubstantiation » amène le Père Carle à refaire l'histoire du terme, une histoire qui a ses débuts bien avant la grande scolastique. C'est ici que se situe le plus original de la contribution de l'A. Son exposé insiste fort justement sur la transcendance du vocabulaire magistériel à l'égard de toute problématique

d'école en tant qu'il cherche à « accéder à ce niveau incontesté qui n'est la propriété d'aucun aréopage, d'aucun mandarinat, ni l'écho trop particularisé d'une idéologie » (p. 18). L'A. nous rappelle que le mot *substantia* a déjà une longue histoire quand le Concile de Rome (1079) l'utilise pour réaffirmer la Présence réelle en réaction à Béranger. Tertullien employait déjà ce mot pour parler de la nature humaine du Christ; Augustin également. C'est ce même usage qui sera consacré par les conciles à partir de Chalcedoine (451) pour dire le Christ consubstantiel à nous selon sa nature humaine. Cet emploi sera longuement diffusé par la liturgie latine. La thèse de l'A. consiste à nous inviter à reconnaître une parenté morphologique entre « consubstantiel » et « transsubstantiation » et à reconnaître à « transsubstantiation » la même valeur fonctionnelle qu'on a reconnu traditionnellement à « consubstantiel ». Tout cela nous semble bien observé, mais l'A. oublie précisément que le « consubstantiel » de la christologie a aujourd'hui les mêmes difficultés que la « transsubstantiation » de la théologie de l'Eucharistie.

En réponse à la troisième objection, le Père Carle reconnaît cependant que le terme « transsubstantiation » peut avoir une certaine équivocité pour la pensée moderne. « Comme les vocables réservés aux spécialistes, dira-t-il, on ne doit pas présenter transsubstantiation à tout venant, sans explication préalable » (p. 86). L'A. insiste quand même pour conserver le terme « transsubstantiation » à une époque de pluralisme comme la nôtre... comme... un centre de ralliement, une expression unifiante qui sert de critère décisif » (p. 94): à condition, ajoutera-t-il, qu'on sache l'entendre à la manière des conciles qui l'ont moulé, i.e. en donnant à *substantia* le sens d'*ousia*. Tout cela l'amènera à conclure sur une proposition: « Aujourd'hui, traduire transsubstantiation par *transessentiation* ne serait pas inutile, à cause des équivoques du mot substance trop facilement entendu par les modernes comme matière physico-chimique des corps » (p. 92). Nous ne sommes pas très enclin à penser qu'une pareille solution aille au fond du problème.

À la dernière objection relevée, l'auteur réplique que « si nos mots chosifient, s'ils réifient, s'ils sont impuissants et inadéquats pour désigner le divin, ils n'en sont pas moins indispensables pour essayer quand même de regarder vers lui, et d'un regard vrai, serait-il le regard obscur de la foi » (p. 99).

L'ouvrage du Père Carle, malgré quelques